

Sommaire

Préface, par Claude Viterbo	IX
Avant-propos	1
1. L'incompréhensible hécatombe.....	7
2. Deux thèses historiographiques à propos des sciences mathématiques de l'entre-deux-guerres	23
3. Les pertes dans l'enseignement supérieur : analyse quantitative	43
4. La vie mathématique des normaliens avant guerre	59
5. Œuvres interrompues : approche prosopographique.....	91
6. Des pertes non fatales : prisonniers, blessés et aliénés.....	123
7. La guerre des normaliens.....	143
8. Mémoires normaliennes pendant la guerre : construction.....	179
9. Mémoires normaliennes de la Grande Guerre. 1919-1925	223
Conclusion	265
Notes.....	271

Bibliographie	321
Liste des figures et tableaux.....	347
Remerciements	351
Index	353



Paul Landowski, Monument aux morts de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, Paris, 1923, détail (les mitrailleurs).
Photographie D. Michel.

Préface

Contrairement aux autres ouvrages de la collection «Figures normaliennes», ce livre ne nous parle pas d'un ancien élève de l'École normale supérieure devenu célèbre, mais des élèves mathématiciens de la génération entourant la Première Guerre mondiale, et tout particulièrement de ceux dont le destin a tragiquement été interrompu par cette guerre.

La richesse et le profond intérêt de cet ouvrage viennent de ce qu'il associe deux récits. D'une part, un portrait remarquable, émouvant et détaillé de la vie – et hélas souvent de la mort – des jeunes normaliens mathématiciens de cette période. D'autre part, un projet historique plus ample, consistant à revisiter de manière critique certaines «thèses» – en particulier celle due au groupe de mathématiciens Bourbaki – qui décrivent l'après-guerre en France comme un «désert mathématique» et en attribuent la cause à la perte d'une génération, décimée par la guerre. Cette thèse sous-entendait d'ailleurs que ces jeunes intellectuels n'auraient pas dû être envoyés au front, ce qui aurait permis de préserver des esprits qu'il aurait été plus «utile» – que ce soit pour la poursuite de la guerre ou la reconstruction de l'après-guerre – d'affecter à d'autres tâches.

Tout en montrant les limites de cette thèse, le livre nous décrit, sur la base d'une documentation exceptionnellement riche concernant d'aussi jeunes savants, cette génération perdue, ses intérêts mathématiques, ses choix professionnels, laissant entrevoir ce que pouvait-être leur vie quotidienne, en particulier leur engagement militaire sincère et le sentiment d'accomplir un devoir que la conscience de leur talent et de leurs privilèges ne faisait que rendre plus impérieux. Et David Aubin relativise la disparition de cette génération, avançant

d'autres causes au sentiment, fondé ou volontairement exagéré, de « désert mathématique » invoqué par Bourbaki.

Qui étaient ces jeunes gens qui ont été fauchés par la mitraille ? Que seraient-ils devenus ? Que sont devenus leurs camarades ayant survécu ? Tout en restant mesuré, David Aubin nous fait comprendre que le sentiment de solitude de Bourbaki est aussi motivé par une coupure sociale et psychologique entre générations d'avant et d'après la guerre. Si l'une est partie la fleur au fusil pour venger l'honneur de 1870 et la perte de l'Alsace-Lorraine, la génération suivante a le sentiment d'un énorme gâchis, qui ne se limite pas du reste aux 230 normaliens – toutes disciplines confondues – emportés par cette guerre.

On ne peut qu'être frappé par le dénigrement des mathématiques allemandes que l'on trouve, par exemple, dans la nécrologie du jeune normalien Joseph Marty rédigée par Albert Châtelet¹, qui écrit : « On lui attribua en 1908-1909 et en 1909-1910 deux bourses de séjour en Allemagne. Il rapporta de son voyage une admiration assez faible pour la science allemande et de nombreux projets de recherches mathématiques [...] son esprit était surtout attiré par la recherche de la simplicité, de la concision et de l'élégance. Ce sont des qualités bien françaises et l'on conçoit que Marty ne pouvait guère aimer les démonstrations longues et pénibles de M. Hilbert, ni la prolixité et le lourd fatras d'érudition des élèves allemands de Goettingue. »

Ce dénigrement préfigure l'ostracisme pratiqué après la guerre par la communauté mathématique française envers les collègues allemands (boycottés et interdits de congrès international jusqu'à celui de 1928 à Bologne), ostracisme qui n'était évidemment pas limité à la communauté mathématique et fut, on l'oublie parfois, d'une extrême violence. Il suffit pour s'en convaincre d'écouter Sarah Bernhardt déclamant² en janvier 1918, à l'âge de 75 ans, sur les marches de l'Opéra de Paris, la *Prière pour nos ennemis* de Louis Payen, dont chaque strophe se termine par les mots : « Ne leur pardonnez pas, ils savent ce qu'ils font. »

Préface

David Aubin donne à voir, entre autres, que la prétendue « désertification » évoquée plus haut tient aussi au fait que les mathématiques qui intéressaient Bourbaki durant cette période étaient surtout cultivées en Allemagne. Il nous rappelle très opportunément que dans le domaine des mathématiques, comme dans tant d'autres, les préjugés et la xénophobie font autant sinon plus de victimes que les armes.

Il est instructif et bien sûr pathétique de lire ces nécrologies³ qui nous aident à nous faire une idée de l'état d'esprit de l'époque. C'est une période dont toute une partie de la vie intellectuelle et des mentalités semble nous rester étrangère, comme on peut le réaliser à la lecture de l'œuvre d'Elias Canetti⁴. La Seconde Guerre mondiale, avec d'autres tragédies, a flouté cette période et modifié notre vision du monde, rendant plus difficile d'accès ces années d'entre les deux guerres, que David Aubin nous permet de nous représenter.

Si ce livre passionnant est guidé par la discussion de théories ayant trait à l'histoire des mathématiques et de l'influence de la Grande Guerre sur la discipline, il n'occulte donc pas, bien au contraire, l'émotion que nous causent ces vies gâchées et ces destins perdus.

Claude Viterbo
Professeur de mathématiques à l'ENS

Nous étions quatre bons amis à l'école des automitrailleuses [...] : le plus admirable était le lieutenant Langlamet. Agrégé de mathématiques, normalien, sous-lieutenant mitrailleur au début de la campagne, il a été laissé pour mort au coin d'un bois. Sorti de son évanouissement, il a vu s'approcher les Boches ; comme il bougeait un peu, ils l'ont fusillé à bout portant. Par miracle il a vécu, et il veut retourner. Il est de faible santé, malingre ; son esprit clair, vif, ardent, habile aux spéculations les plus hautes, est mal servi par les muscles. Il boite, il se fatigue vite. Qu'importe ! il veut retourner.

Binet-Valmer [Jean-Gustave Binet],
Mémoires d'un engagé volontaire,
Paris, Flammarion, 1918, p. 137.

Aujourd'hui, comment parler de l'École normale supérieure sans évoquer avec une tendresse particulière, avec une piété profonde, tous ces jeunes gens qu'elle a formés pour penser et qui ont su si bien combattre ? Comment ne pas voir se dresser devant soi cette élite de chercheurs, de savants, d'écrivains qui, si vite, se sont révélés des chefs sous la mitraille ?

Paul Painlevé, « L'École normale supérieure et la guerre »,
La Revue scientifique, LIV, 1916, p. 193-195.